

Discours prononcé le 27 février 2011 lors de l'inauguration des nouveaux locaux du Cercil, 45, rue du Bourdon-Blanc, à Orléans.

Auschwitz-Birkenau. On arrive en car. Déjà plusieurs sont garés sur un grand parking. Et pourtant, on a le sentiment de ne pas être dans un lieu touristique. L'entrée ne paie pas de mine. « Arbeit macht frei » est inscrit. Ces gens-là avaient un certain sens de l'humour. Des immeubles au carré, en briques rouges de type caserne militaire. Des allées rectilignes. Il y a encore de la neige. Elle fond. On est en mars. La terre est détrempée et boueuse. Je voudrais à la fois éviter de m'étaler dans la neige et de me tremper les pieds.

J'ai la chance d'être dans un groupe accompagné par le secrétaire général de l'Union des déportés, Monsieur Raphaël Esrail ; un homme adorable, ancien déporté ; une sorte de bienveillance dans le regard qui donne cette part d'humanité dont on l'a privé ici. Il nous raconte ; sobre et précis. Une anecdote : les SS avaient aménagé une piscine. Propagande quand tu nous tiens ! Et puis, on entre dans les premiers blocks. Il me dit que lorsqu'il est entré dans Auschwitz pour la première fois, il y avait quelques jolies femmes maquillées aux fenêtres. Le bordel pour les G.O. Et puis, on découvre. Progressivement ; les sortes de cages à lapins collectives en étage où l'on entassait les déportés. Impossible de me souvenir du nom polonais. Les sous-sols, les cellules où l'on torturait et tuait à grande échelle, le mur des fusillés, « le Canada »... Et puis, une sorte de tension impalpable commence à vous prendre. Elle vous étreint. Chacun réagit à sa manière. Et puis, l'infirmerie où l'on expérimente, on stérilise, on tue avec une petite seringue plantée dans le cœur. Le système concentrationnaire et d'extermination émerge et se fait plus précis au fil des paroles échangées : froid, précis, méticuleux, pensé, organisé, maîtrisé, appliqué. Appliqué par les SS sans état d'âme, pour faire bien tourner la machine. Le directeur du camp, un officier, vit là avec sa femme et ses cinq enfants. Il doit leur raconter de belles histoires lorsqu'ils vont se coucher.

J'écris cela dans l'avion du retour, le soir même et je ne sais déjà plus exactement l'ordonnement de la visite. On entre dans une pièce qui a servi à gazer (le fameux Zyklon B). Et puis, les fours. Ces gens-là avaient le sens de l'organisation. La gorge se noue. J'essaye de maîtriser l'émotion. On voit le processus d'extermination décortiqué et reconstitué dans toutes ses phases. Et l'on passe dans les salles où les traces de la monstruosité sont exposées. Immenses. Immenses expositions de l'horreur, derrière des vitres. Elles sont les murs des pièces, comme des aquariums géants sans eau. Milliers de chaussures empilées ici : milliers de brosses, milliers de paires de lunettes. Et puis, l'insupportable. Toutes ces chevelures de femmes entassées comme dans une benne à ordures. J'ai la nausée. Le regard s'embue ; je m'éloigne. Je respire, je maîtrise. Et puis, cette vitrine avec ces petites chaussures d'enfants ; toutes petites. Là, c'est trop. Je ne suis pas le seul d'ailleurs. Le silence s'est fait. Chacun semble perdu dans ses pensées et n'ose pas trop regarder les autres.

Nous allons au pavillon aménagé par la France. Bravo la France. C'est bien. J'ai vu le Général de Gaulle : l'appel du 18 juin. Merci mon général. Merci d'avoir sauvé l'honneur de la France. J'ai moins honte. Mais moi je n'y tiens plus dans cette salle où sont affichés aux murs les portraits rieurs de centaines d'enfants. Et cette petite Céline qui est bien jolie comme l'est ma petite Céline à moi. Comment a-t-on pu la gazer ? Et puis, je pense à ces milliers d'enfants venus de Pithiviers et dont aucun n'a réchappé à la chambre à gaz. On voit les fameux granulés de Zyklon B. Ingénieux !

On dépose une gerbe au mur des fusillés. J'ai l'honneur de la porter avec Corinne Lepage et des jeunes lycées. J'ai les pieds dans l'eau ; carrément. Et alors ? Minute de silence et quelques mots toujours

aussi sobres de notre ami déporté. Je ne suis pas sûr d'avoir compris si sa femme était à Auschwitz. Je n'ai rien osé lui demander.

Pause déjeuner. Dans le car, ma voisine est une ancienne déportée. Elle plaisante. Je l'aide car elle a le bras en écharpe. Elle a beaucoup d'humour. Comme elle me trouve serviable, elle me dit qu'elle viendra m'aider pour une prochaine campagne électorale. J'enlève mes chaussures pour me réchauffer. On discute. Elle me dit qu'elle ne ressent plus grand-chose. Ce que l'on voit, ce n'est pas ce qu'elle a vécu. Ça grouillait de monde. Là, c'est le désert. Elle me parle des odeurs, des couleurs, des sensations, de la faim, du froid. Elle connaît l'horreur. Elle en parle comme si c'était une autre qui l'avait vécue. Je crois que je comprends cela. On est dans un autre monde sans aucune référence, sans aucune comparaison avec le nôtre. Il n'est même pas antinomique. Il est, c'est tout. Ma voisine chantonne doucement. Elle a chantonné aussi en passant devant les fours. Elle me dit qu'elle chantonne tout le temps.

Raphaël me dit qu'il a fait la marche de la mort. Il a tenté de s'évader le bougre. Je me demande comment il en avait la force. Il a été repris. Je lui ai demandé si une seule fois il avait décelé dans le regard des bourreaux l'ombre d'un soupçon d'humanité. Pas dans le camp. Mais lors de son évasion, lorsqu'il a été repris, le SS qui devait l'achever (c'était la coutume) ne l'a pas fait. Pourquoi ? Il ne le saura jamais. Cela permet d'espérer. Juste un peu.

Direction Birkenau à trois kilomètres. Auschwitz c'est de l'artisanat. Birkenau, la multinationale. Tout est pensé pour être efficace. Quinze fours je crois et quand ils n'y suffisent plus, qu'à cela tienne, on brûle au grand air. Immense, lugubre. On sent les âmes pétrifiées planées encore sur les lieux. On s'interroge sur l'existence de Dieu. La nuit commence à tomber. J'ai vraiment les pieds trempés. Quelques paroles échangées lors de la marche. Ils ont vraiment pensé à tout. Symbole : les rails de chemin de fer s'arrêtent là où commence le processus des chambres à gaz et des fours crématoires. Pas de temps perdu. Pas de petits profits non plus. Les cendres peuvent servir d'engrais pour les terres avoisinantes. Une organisation rationnelle dans un univers absurde. Il paraît que c'est un détail. Coluche aurait sûrement dit « T'as vu la gueule du détail ! ». Il paraît aussi que ça n'a pas existé. Plus c'est gros, plus ça marche.

On n'a plus envie de pleurer. On constate, c'est tout. On est presque incrédule. On imagine un peu. Le froid (moins vingt en hiver), des baraques sans rien. Pas d'eau, pas de chauffage bien sûr. Presque rien à manger. Comment quelques-uns (très peu d'ailleurs) ont-ils pu survivre ? On marche beaucoup. C'est grand. On fait le tour du camp. On a vu comment tuer l'humanité. C'est terriblement simple. Il y a eu une révolte, des évadés, de la résistance. Il y a eu aussi l'humanité du père Kolbe. Il y a eu plus d'un million de morts ; 1,3 millions je crois. Quelques milliers de survivants. Voilà ; on rentre...

Serge GROUARD